

Littérature. Henri Calet, le clandestin de Paris

Publié le 18 septembre 2018 à 18h25 Modifié le 19 septembre 2018 à 10h52

Berthold Bies

Henri Calet, voyageur contraint et paresseux, n'aimait que Paris (Photo DR)

Les éditions des Cendres publient « Paris à la maraude ». Constitué de multiples notes, ébauches, documentation glanée ici ou là et destinés à un livre monumental jamais écrit sur la capitale, ce passionnant pavé, à arpenter encore et encore, montre un Henri Calet à nu, émouvant. Plus que jamais à l'état incertain de « brouillon » luxuriant et fertile.

« L'Italie à la paresseuse », « Le croquant indiscret », « Fièvre des polders », « Monsieur Paul », « De ma lucarne », « Les deux bouts », « Un grand voyage », « Le mérinos ». Comment faut-il faire pour que les oreilles se tendent vers Henri Calet, le discret joueur de triangle du grand orchestre philharmonique de la littérature française d'après-guerre, pour que l'on découvre enfin le style, sobre et élégant, de cet orfèvre du désenchantement ?

Ces dernières années, du Dilettante au Tout sur le tout, des éditions du Lérot à Gallimard (via ses multiples rééditions dans la collection L'imaginaire), les éditeurs se sont démenés pour sortir de la confidentialité une œuvre triste et belle comme la vie, simple et lucide, éclairée par la lumière sourde de l'enfance. C'est au tour des éditions des Cendres, à qui l'on devait déjà la publication de « Terre brûlée », récit des dernières années de vie commune entre l'écrivain et sa compagne du crépuscule, Christiane Martin du Gard, d'apporter sa pierre à un édifice de mots jointoyés de mélancolie.

« Il n'aimait que Paris »

Si ses parents et les femmes, silhouettes furtives ou premiers rôles, sont les acteurs majeurs du « petit théâtre » de Calet, Paris y joue un rôle essentiel. La capitale y est bien moins un décor, qu'un personnage protéiforme qui alimente rêveries, fantasmes, et distille les mille et un détails de la vie, celle des nantis comme des misérables, toutes ces anecdotes qui ont alimenté les livres, les chroniques pour les journaux et les émissions de radio que le promeneur solitaire multiplia à partir de 1945. « En vérité, Henri Calet, voyageur contraint et paresseux, n'aimait que Paris. Il n'y touchait d'ailleurs qu'avec d'infinies précautions. Il pratiquait à son égard le toucher du collectionneur. On peut dire que Paris lui apparaissait comme un fin duvet toujours prêt à s'évanouir. C'est ce qui expliquait la timidité et la gaucherie de sa démarche lorsqu'il s'avancait dans des quartiers qui lui étaient pourtant familiers et qu'il se montrait à lui-même des replis de la ville auxquels nul ne semblait s'arrêter (...) il parvenait à vous rendre sensibles d'obscur imprégnations qu'il était seul à percevoir », écrit à ce sujet son ami Georges Henein, dans le Mercure de France en juillet 1964.

Ces quelques phrases d'une grande justesse auraient pu ouvrir « Paris à la maraude », que les éditions des Cendres publient en collaboration avec l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques et sous la direction de Michel P. Schmitt. Ce livre sur l'effacement, effacement des traces d'une Lutèce popu' que la modernité a engloutie,

effacement d'un écrivain dont la transparence était une seconde nature, pousse le raffinement jusqu'à arborer un titre, palimpseste ou filigrane, quasiment illisible, comme l'enseigne d'un vieux commerce abandonné.

Cette coquetterie, pied de nez aux trompeuses apparences, aiguise notre envie de franchir le pas, de fouiller dans les recoins sombres et d'aller voir ce qui se cache dans l'arrière-boutique. Tout simplement une merveille, sous la forme des documents et notes qu'Henri Calet avait rassemblés au cours de ses tribulations dans les arrondissements de Paris et qui devaient alimenter un ouvrage qui n'a jamais vu le jour. Ils dormaient dans les boîtes du fonds de la bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Le charme est désormais rompu.

« Qu'est-ce que je faisais là »

Je cherche longtemps un restaurant gai animé », « Place Péreire, cette pénombre qui nous vieillit un peu plus, tranchée, gare, pâtisserie... » « Rue du Rendez-Vous L'étoile des neiges patronne savoyarde a perdu tous les siens pas de maison en Savoie Nous avons le disque, nous l'aimons bien ». etc., etc. Parfois ce sont des listes, de façades de maison, d'échoppes, parfois une impression, une chose vue et gravée dans l'instant, un mot, un début de phrase, l'amorce, mais alors juste un soupçon, d'un paragraphe. C'est à peine écrit, et pourtant l'intention est visible, l'instinct du témoin n'est déjà pas loin de transformer la vessie en lanterne.

Au bout du voyage, car c'en est, qui se construit arrondissement après arrondissement, se dessine un homme fantomatique marchant dans une ville en voie de disparition, un homme qui se dirige, pas à pas, vers la fin de sa vie. La tristesse voile à peine le plaisir éprouvé par Henri Calet à être encore là, au cœur de Paris, orpailleur d'émotions puisant à pleins regards dans l'anonymat du grouillement humain. La joie ordinaire est visible, lisible, et pourtant, soudainement, alors qu'il se souvient, par exemple, d'une escale à l'Hôtel suisse, dans le deuxième arrondissement, près de la Bourse, surgit un poignant « qu'est ce que je faisais là ».

Loin d'être réservé aux « caletomanes » idolâtres et fétichistes, ce monumental travail de bénédictin montre ce quêteur d'éphémère tel qu'il était : un quasi clandestin dans sa propre vie, parfois à nu, démuné mais toujours digne, pudique, secret. S'ajoutant à la riche liste des inédits posthumes de l'écrivain, « Paris à la maraude » (quel beau titre) n'est pas épitaphe mais frontispice, ouverture stimulante vers une œuvre qui n'attend qu'une chose, qu'on la redécouvre. Merci aux éditions des Cendres de nous offrir un si humble phénix.

Henri Calet : « Paris à la maraude » (****). 411 pages, dont un cahier d'illustrations du contenu des boîtes d'archives. Éditions des cendres/ENSSIB. 32 €.